

nions à poursuivre dans ce sens. Suivant ses dires, il ne s'y en rencontrerait que chez les *Makatous*, vers le nord, et chez les *Amadebés* ou *Amadebelés*, éloignés de trois à quatre journées de marche vers le nord-est. Les *Makatous* ne recevaient les étrangers qu'à coups d'assagaye; les *Amadebés*<sup>4</sup> étaient le peuple de *Massilicatzi*, et avec ce chef, il n'y avait, je le savais bien, aucune transaction possible pour moi ni pour mes gens si j'étais surpris sur son territoire, voire même si j'étais rencontré où j'étais alors.

Je proposai, connaissant approximativement le cours de l'Oury, de faire route droit à l'ouest; mais les miens préférèrent qu'elle fût rétrograde vers l'Om-Schlabatzi, dont la distance leur était connue, et où nous devions trouver un gibier abondant. Je me rendis à leur vœu, me réservant à part le projet de gagner les bords de l'Oury, afin de la descendre pendant plusieurs jours.

Dès lors nous mîmes le cap au sud-ouest, et après dix heures d'une marche rapide, durant laquelle nous n'avions rencontré qu'une vaste *zout-pan*, saline dont l'eau était complètement impotable, nos efforts nous amenèrent à planer bientôt sur les bords verdis de l'Om-Schlabatzi. La traverser, afin de prendre une position et nous baigner ensuite dans ses eaux limpides, fut l'affaire d'un instant.

<sup>4</sup> On dit communément *Amadébés*, quelquefois *Amadébèlés*. Le capitaine Harris écrit *Matabili*. Ces peuples avaient en outre le nom de *Amabalkylé*, qui signifie non *les Invisibles*, mais littéralement *les Déserteurs*, de leur désertion de la tribu des Amazoulous, à laquelle ils appartenaient.

Elle était si belle, son lit était si doux et si pur que nos excessives fatigues de la journée se virent dissipées en quelques minutes et payées au centuple! Mais, tandis que nous jouions ainsi aux crocodiles, narguant ceux de la véritable espèce qui s'y trouvaient sous des bordures de roseaux, un Cafre nous imposa silence en désignant sur le versant opposé quelque chose d'un rouge argileux qui se mouvait : « Tom! des rhinocéros! Allons-y. » Un quart d'heure plus tard nous venions d'en fusiller trois, dont une grande femelle était tombée, grasse à lard et nous promettant un souper délicieux. Tous mes Cafres voulurent assister au dépècement. Ils avaient raison, du reste; car la nuit arrivait rapidement, et d'une aussi excellente bête, il ne fallait pas laisser aux hyènes une trop large part.

Le ciel, qui se chargeait vers le sud, me faisant craindre quelque grande pluie, j'établis à la hâte une cabane revêtue de touffes d'herbes, afin d'avoir au moins l'apparence d'un abri pour la nuit. Un quart d'heure à peine suffit aux Makaschlas pour l'édification d'un toit de ce genre. Quand les provisions furent abritées, des feux élevèrent leur flamme à 45 pieds, et lorsqu'ils ne présentèrent plus qu'une nappe de charbons incandescents, de superbes tranches ou cordes de viande entrelardée les revêtirent et s'y tordirent comme eussent fait de vrais serpents. C'était plaisir de voir ces hommes assis ou couchés retirer du feu une partie de leur grillade, la porter à

la bouche, la saisir des dents, et de leur assagaye dirigée la hampe en haut; trancher le morceau au ras de leurs lèvres, heureux qu'ils sont de pouvoir agir ainsi, considérant la saillie de leur bouche et le peu de projection de leur nez. Leur ardeur à la curée avait beau être grande, elle ne l'emportait pas sur la mienne; mon souper ne se termina qu'à minuit : je n'avais pas consommé moins de 15 livres de viande, et vers six heures la faim me réveillait déjà. J'étais habité, sans le soupçonner alors, par un ténia de 4 pieds et demi de longueur, qui se décelait par de nombreux cucurbitains, lesquels, à dire vrai, m'étaient alors tout à fait inconnus.

Cette circonstance explique mon étonnante voracité passagère. La présence de cet insatiable et cruel parasite m'avait occasionné différentes indigestions lorsque les aliments pris n'étaient pas à sa convenance. La viande, quelque grande que fût la quantité absorbée, était assez promptement digérée, mais le riz au carry indien et les *aarde bontjes* provoquaient ou des coliques ou des vomissements.

Le ténia dont je parle est bien connu et très-commun chez tous les Cafres, qu'ils soient zoulous ou makatisses. Ces hommes s'en inquiètent peu. Les Makaschlas ne recouraient à aucun remède; mais ceux de Port-Natal employaient la racine d'une fougère qui croît dans la plaine voisine de la baie et du camp actuel des Anglais : elle a le nom *om-komo-komo*; on la pulvérise au mortier, l'on en

fait des pains qui doivent être mangés. Habité par un second ténia, j'en essayai à mon retour; mais l'amertume que l'on goûte ainsi tout entière et la nature ligneuse du médicament m'empêchèrent d'en prendre la quantité suffisante : aussi n'eut-elle pas d'effet sur moi, quoique ses propriétés soient reconnues par les Cafres. Ce remède est cependant de beaucoup inférieur à la racine de grenadier.

Troublé comme je le fus longtemps par ces insatiables parasites, dont les cucurbitains étaient détachés de 18 à 20 par vingt-quatre heures, je m'obstinai à deviner comment ils pouvaient se transmettre de personne à autre. Mes recherches n'aboutirent qu'à me faire supposer que leurs œufs très-petits, légers et pulvérulents, après peu de séjour vers l'extrémité inférieure du canal intestinal, se détachaient et tombaient abandonnés au hasard, non pas qu'ils dussent être transportés par les vents comme le pollen, mais jusqu'à ce qu'un concours de circonstances diverses les fit pénétrer chez l'homme, soit par le nez, la bouche ou l'organe qui leur convenait le mieux.

Le 14, le souper de la veille ayant prédisposé chacun des miens au repos, je trouvai bon de laisser mes gens tranquilles; je pris mon fusil double, afin de me procurer quelques jolis oiseaux plus communs qu'à Sogoupana : c'étaient surtout des veuves, la longicaude, et la royale ou quatre brins; j'y obtins encore une variété de hobereau et un blac mâle parfaitement adulte. Les grands guépiers

roses à simple calotte verte y étaient assez communs ; mais j'en avais obtenu à mon camp de Mokoha , et le plumage de ceux-ci était, comme toujours, assez peu frais.

Cette espèce, dont je n'ai encore rien dit et que j'ai procuré le premier aux collections ornithologiques du Jardin des Plantes, ne se rencontre abondamment sur les bords de l'Oury qu'à partir du point où elle reçoit la petite rivière de Mokoha, entre le 24° et le 25° degré de latitude sud. Encore ne commence-t-elle à s'y montrer que vers la fin de décembre, et la durée de son séjour dépend de celle des chaleurs. Beaucoup d'amateurs confondant à première vue ce guépier nouveau avec le guépier rose du Sénégal, je crois bon et utile d'en donner les mesures et la description.

D'une longueur totale de 36 centimètres 5 millimètres, le bec en a 4, le corps 12, la queue 10, et les deux pennes du milieu la débordent de 10 centimètres 5 millimètres ; le bec, les pieds et les ongles sont noirs ; une calotte d'un vert fondu de bleu d'algue marine couvre la tête ; un beau trait noir passe sous l'œil, et se projette en arrière à même distance que la calotte, à laquelle il sert de base ; le croupion, dans la partie supérieure comme dans l'inférieure, est d'un bleu plus clair et plus décidé que celui de la tête ; les ailes, leurs couvertures et le dos sont d'un rouge brique fondu de rose ; l'extrémité de toutes les pennes se brunit d'une teinte plus foncée, et du bec au croupion,

sur toute la gorge et l'abdomen s'étend une belle et attrayante couleur du rose le plus tendre. Celui du Sénégal est inférieur en taille, et chez lui le vert ou bleu d'algue marine couvre la tête et le cou<sup>1</sup>.

Levaillant nous apprend qu'il obtint chez les Kabobiquois, à la côte occidentale, un guépier rose déjà connu avant lui et nommé guépier de Nubie; si Levaillant ne s'est pas trompé, il n'a donc pas trouvé l'espèce dont je parle. M. le docteur Smith, lors de son voyage, ne l'a pas rencontrée non plus, ce qu'il faut attribuer à la saison, parce que cet oiseau passe l'hiver sous l'équateur; c'est surtout là qu'il faudrait le rechercher pour sa fraîcheur, vu que durant trois mois d'été, sur 45 individus que je tuai, cinq ou six à peine étaient passables. Beaucoup revêtaient encore à cette époque la livrée du jeune âge, laquelle est assez différente pour mériter une mention. Ainsi, les couleurs étant encore indécises, la tête était plus verte; le manteau était également mêlé de vert et de rouge; la gorge, d'un rose sale, laissait voir à sa base une tranche bleue qui s'étendait en une teinte bleuâtre sur l'abdomen entier; la queue n'avait pas non plus ses deux pennes, qui tendaient seulement à déborder de 2 centimètres. Ce guépier est de passage dans ces contrées, de même

<sup>1</sup> Les individus que j'ai procurés au Jardin des Plantes ont servi à la description que viennent d'en donner MM. O. Desmurs et Pucheran dans leur intéressant ouvrage sur les oiseaux. C'est de ces naturalistes que le guépier dont je parle a reçu le nom de *Merops nubicoïdes*.

que les *Merops apiaster* et *M. Savignii*, tandis que le *M. minutus* et le *M. bullockoides* y passent l'hiver et s'y voient en tous temps.

Le lieu que nous avons choisi pour campement présentait les herbes les plus belles et les meilleures ; elles étaient longues, fines et douces au goût. Leur apparence était admirable, et Tom songeait que ce serait un excellent endroit pour s'y établir avec des troupeaux. Un jour, s'il en avait les moyens, il chercherait à exécuter un semblable projet ; car il tenait essentiellement à se ménager un coin de terre vierge du contact des idées européennes où il pût vivre dans une belle indépendance, mais non sans avoir sous ses ordres une population suffisamment respectable. Ainsi sont malheureusement les désirs des hommes : chacun de nous veut être libre, mais chacun veut en outre commander à des inférieurs. L'homme de tous les temps et de tous les pays n'a jamais eu qu'un seul but, chercher ses aises. La première condition est l'affranchissement de toute entrave ; est-il libre, sa raison ne le soutient pas, il veut plus : c'est du luxe qu'il lui faut ; et, pour le satisfaire, pour qu'il puisse mener une vie molle suivant son gré, 10, 100 ou 1000 hommes devront lui sacrifier leur temps ; et ces goûts sont si généraux, ils ont des racines si profondes, que niveler les conditions ne servirait à rien ; le lendemain déjà se verraient des différences.

Plus loin, en suivant les bords de l'Om-Schlabatzi, de vastes terrains se revêtaient de *haack-doorn* ; leurs buissons

voisins et fréquemment reliés entre eux par leurs propres branches ne souffraient la proximité d'aucune autre espèce de végétaux ligneux; c'était folie de songer à les traverser : aussi dus-je renoncer à l'idée de descendre le cours de la rivière jusqu'à la jonction de l'Oury.

Le 15, je levai le camp avant le jour et nous fîmes route au sud-ouest. Chaque Makaschla pour porter plus aisément sa ration de viande de rhinocéros, l'avait arrangée en cordes torses capelées au cou; l'épaisseur de ces grelins de nouveau genre n'était pas moindre de 15 centimètres. Nos prisonniers étaient toujours avec nous; ils avaient pris une large part à la bombance faite aux frais du rhinocéros et leur mine s'était bonifiée. Le début de la marche s'égaya d'une histoire à laquelle ils avaient donné lieu.

Comme durant l'obscurité de la nuit précédente la femme avait essayé de fuir, celui dont elle portait la charge, trop puissamment intéressé à ce qu'elle restât, l'avait saisie et garrotté par les jambes, en ayant soin d'attacher fortement à la sienne propre le bout de la lanière, de telle sorte que la femme, n'ayant ni couteau ni pierre tranchante, ne pouvait se délier sans réveiller son geôlier; mais, pour se venger de ces cruelles précautions, elle avait tant et si bien fait que, guettant le moment où notre homme allait s'abandonner au sommeil, elle n'avait pas manqué de haler sur la courroie et de troubler son repos. C'est ainsi que le Makaschla avait payé d'une nuit blanche l'avan-

tage de garder sa prisonnière. La narration, assaisonnée de réflexions originales et piquantes, abrégée quelques heures de la matinée.

A quelle distance étions-nous de l'Oury, c'est ce que personne ne savait; nos prisonniers l'ignoraient ou faisaient mine de n'en rien savoir, ce qui revenait au même, et toujours nous avançons dans la plaine sans fin. Déjà je comptais deux heures après-midi, et, pour tromper la soif, chacun recourait à des feuilles amères que l'on mâchait afin de renouveler la salive. Aucune espèce de gibier ne se rencontrait qui pût nous distraire. Un buffle eût été pour nous une excellente aubaine, parce qu'à défaut d'eau, on ouvre la panse afin d'exprimer dans la bouche l'eau contenue dans les herbes triturées qu'elle renferme; ainsi font les Cafres. Il n'y avait malheureusement ni buffles ni quoi que ce fût en fait d'animaux vivants.

Mes yeux et ma tête se fatiguaient à chercher un changement dans la végétation qui nous indiquât la présence de l'eau, et soit que ce fût un effet réel d'optique ou une illusion créée par l'imagination trop tendue, chaque fois que je mesurais la plaine boisée, elle me semblait descendre en pente douce, ce qui me faisait supposer sans cesse qu'un lit de rivière n'était pas loin. La distance était-elle franchie, alors se reproduisait le même tableau, chargé plus loin de la même déception, et après lui un autre, puis un autre, le tout répété à l'infini, comme ces bougies dans des glaces opposées, et, quoique trompé cent fois, je ne pou-

vais me défendre d'y croire toujours. De plus en plus pressés par la soif, nous ne songions guère à nous reposer : cependant deux haltes furent faites, durant lesquelles on n'échangea pas un mot; la langue collait au palais, et pour faire diversion à cette gêne, je n'avais d'autre ressources que l'usage d'une balle de plomb; la salive est ainsi rappelée. Mais qu'est-ce auprès de la quantité d'eau dans laquelle on rêve se désaltérer et se plonger corps et âme?

De l'eau ! de l'eau ! Combien sont différentes les impressions reçues à l'idée de cet élément absent dans lequel se plonge par la pensée l'homme qui a soif ! Quelles délices dans ce moment d'oubli où l'imagination s'y transporte, elle, sèche et aussi qu'émeuvent les besoins du corps ! Quelle volupté, lorsqu'elle s'y joue en nymphe, lorsqu'elle prend pour elle seule la moitié des eaux d'un fleuve ! Mais aussi quel triste abattement ! que de brûlantes ardeurs qui dévorent ! quel poignant désespoir qui tue quand la réalité la rappelle ! L'homme alors se tord de souffrance ; il boirait son propre sang, si son sang avait la fraîcheur et la saveur de l'eau. Il est tellement difficile de faire comprendre les effets de la soif, que celui-là seul qui a eu soif le sait. Il aura beau être le plus distingué d'entre les littérateurs, tout son talent doit échouer devant la description complète d'un pareil besoin et des excessives folies que commet l'imagination errant à la recherche de l'eau, son seul but.

La mienne forait des puits artésiens à travers le sable granitique, elle détournait les sources qui trop tôt se déversaient dans le grand lit de l'Oury, elle faisait le vide dans de longs tubes afin que pas un point ne manquât de l'élément indispensable, et, folle à l'excès, elle barrait les rivières à leur embouchure, car mieux valaient les inondations pour l'espèce humaine que la brûlante et stérile sécheresse. O heureuse Nouvelle-Hollande! que ne m'était-il donné de la parcourir, elle si humide, au lieu de cette détestable Afrique, au sable qui cuit les pieds du voyageur, et dont certaines parties sont désertes même pour les êtres qui n'ont besoin que d'une goutte d'eau durant toute leur vie! Projets fous, regrets inutiles se confondaient tour à tour dans ma tête, et, à travers leur réseau, toujours cette idée de l'eau! Incessant cauchemar résumant l'éternité en quelques heures; car la longueur du temps ne se connaît que par la mesure de la souffrance, et cette souffrance elle-même se multiplie par dix, par cent, quand manque l'espoir! Le temps était donc bien long; cette journée seule me représente dans ma vie la durée de plusieurs mois; et encore j'ai oublié bien des mois, mais ce jour-là ne s'effacera jamais de mon souvenir.

Vers cinq heures, nous n'étions pas plus avancés; pas d'eau, et devant nous l'interminable plaine sans la moindre variation: une mare d'eau fangeuse nous eût satisfaits. Pas non plus, pas la moindre trace d'animaux; rien, rien que du sable, des feuilles amères et de l'air bien sec,

de ce bleu qu'adorent les peintres et les poètes, les sottes gens qui ne savent ce que valent les gros et noirs nuages ! C'est alors que je me pris à regretter bien amèrement mon lourd ciel de Flandre, ce manteau gris et froid dont s'y revêt la terre où jamais homme n'a eu soif. Mais les regrets tuent, et pour les chasser, j'essayai de chanter. Malheureusement, cette ressource me manquait aussi ; impossible de prononcer une syllabe : la langue, le palais, toutes les parties intérieures de la bouche étaient enflammées !

A huit heures, le crépuscule tombait ; personne n'était en état de cheminer plus longtemps ; un cri de halte fut poussé, et chacun laissa aller son fardeau et s'affaissa sur la terre. Après quelques minutes de silence absolu, j'engageai cinq ou six Cafres à se mettre en quête aux abords, à l'effet de ramasser du bois et de découvrir un réservoir s'il s'y en trouvait ; mais j'étais tellement convaincu du contraire que je ne pris même pas la peine d'achever ma phrase inutile. En effet, ils ne revinrent qu'avec du bois sec dont nous fîmes un grand feu, en nous préparant à dormir simplement sans souper, parce que la soif interdisait la faim. Cependant comme l'un de mes affamés essayait de se faire une grillade, peut-être à l'effet d'écarter la soif pour un instant, je fis comme lui et j'eus lieu de m'en féliciter ; le sommeil vint ensuite, et s'empara tellement de moi, que tous mes Cafres sur pied criant et battant à coups de tongas le buisson où était adossée ma tête,

afin d'y tuer un serpent qui venait de s'y réfugier, le vacarme qu'ils firent ne m'éveilla point, et au jour je me relevai sinon désaltéré, du moins beaucoup plus frais et plus dispos que ce que j'eusse espéré.

Le 16, nous poursuivîmes notre marche. Les premières heures furent moins pénibles que celles de la veille ; mais vers le milieu de la matinée, la soif vint encore concentrer toutes nos réflexions. Les maudites illusions de la veille se reproduisirent, ajoutant toujours une souffrance de plus aux souffrances trop réelles que nous étions fatigués de ressentir ; et de consolation, personne ne pouvait en recevoir d'autrui, chacun se taisant comme pour économiser la salive. Bien plus, dans de telles circonstances, que quelqu'un essaie de relever les courages par une ombre d'espoir, la triste réalité qui force l'incrédulité fait prendre cette démarche pour une insulte au malheur.

Ainsi nous cheminions toujours, l'air abattu, la marche vive ; nos jambes, devenues de vraies machines de sauvetage, se hâtaient sous nous pour ainsi dire d'elles-mêmes, sans que la tête y fût pour quelque chose, et l'espace fuyait derrière nous ; mais devant il s'étendait vaste, et ses bornes inconnues ne nous offraient que néant. Encore étais-je heureux de la connaissance générale du pays et de l'idée que j'avais eue dès le matin de faire route droit à l'ouest, de préférence au sud-ouest ; nous devions de la sorte rencontrer plus tôt la rivière. Cette espérance m'apportait quelque baume au cœur ; car quelques heures si cruelles épar-

gnées étaient un avantage immensément compris par nous.

Enfin, quand la chaleur vint augmenter notre supplice en doublant encore nos fatigues et notre soif brûlante, quand chacun maudissait de bien bon cœur le sable qui, cédant aux pieds, ralentissait la marche et dégageait une poussière insupportable, un cri poussé par moi électrisa chaque homme prêt à défaillir. « Voici l'Oury ! la voici ! » A 600 pas de distance, des arbres plus hauts et d'un feuillage plus foncé m'avaient indiqué sa présence, et au même instant j'avais senti l'eau par un je ne sais quoi de purement instinctif. Nous courûmes avec l'avidité que déploierait un avare pour la possession d'un riche trésor, jusqu'à ce que nos pieds baignés par l'eau d'un marais pussent nous transmettre la persuasion que ce n'était point un rêve

Boire et se rouler dans l'eau fut l'action de chacun ; deux heures se passèrent en folies toutes assaisonnées d'une eau bien pure, et jamais de ma vie partie de plaisir ne me procura l'ombre des indicibles jouissances de ce moment. La marche avait duré vingt et une heures ; le parcours avait excédé 24 lieues de France, et depuis trente heures nous n'avions rien bu. Le repos était acquis de droit à tous mes gens ; mais pour moi, à qui il importait de connaître la rivière et ses bords, je la descendis durant quelque temps.

Ses eaux rouges avaient baissé de la moitié de leur plus.

grande hauteur ; elles laissaient à découvert les roseaux couchés et salis par la fange ; les arbres, qui n'avaient pas été exempts du contact, étaient courbés, et leur écorce revêtue de limon disait assez que nous étions au lendemain d'une orgie. Ce n'était que désordre, encombrement, saleté, contraste d'autant plus frappant à mes yeux que la quinzaine précédente je m'étais assis plus haut sur une colline, admirant la longueur, la majesté, la tranquillité de l'Oury débordant partout dans les campagnes. Des traces nombreuses d'hippopotames, de rhinocéros, de buffles et de cannas nous expliquaient pourquoi nous n'avions rien trouvé dans le pays si sec que nous avions parcouru précédemment ; les oiseaux, très-répandus sur les arbres qui bordaient les rives, remplissaient l'air de mille cris ; les guépiers roses surtout volaient en plein midi sur nos têtes, si proches qu'on eût pu les fouetter ; les petites cailles particulières à ces contrées, s'entr'appelant sans cesse, s'enlevaient à chacun de nos pas, et les avides fringilles, réunis en troupes de quelques centaines de mille individus, simulaient par le bruit de leurs ailes au départ celui de coups de canon résonnant dans le lointain.

M'arrêtais-je dans un fourré, une scène se passait au-dessus de moi bien digne d'amuser les loisirs d'un chasseur : c'étaient trente espèces d'oiseaux exprimant avec volubilité ce que la langue de chacun avait de plus piquant, de plus nargueur. Parmi elles se remarquaient surtout le si babillard *Crateropus jardinei*, ce type de poissarde parmi

les oiseaux, et l'*Irrisor capensis*, cet acteur moqueur, au long nez rouge, au long habit bleu mêlé de reflets d'or et de pourpre, ce ci-devant marquis déployant tout ce que son esprit a de français, d'épigrammatique; puis le *Rhinopomastus Smithii*, de même forme, plus petit, mais tout aussi railleur; puis encore les merles, les loriofs, les tisserins, unissant leurs voix pour maudire un tranquille oiseau, modestement perché au centre de tout ce vacarme, la chevêche perlée, ce souffre-douleur de tous les oiseaux diurnes.

Qu'a donc fait cette malheureuse à l'air si doux, si tranquille, sur son banc d'accusation, qu'on serait tenté de l'absoudre sans témoins? Quelle résignation! Voyez comme elle s'en repose sur son innocence! Ne semble-t-elle pas conjurer l'orage par son silence, et contraindre au respect dû au malheur! La pauvre est aveugle en plein jour; la chaleur du soleil se concentre dans son manteau fait pour la nuit; blottie paisiblement, qui donc a-t-elle pu gêner, offenser en quoi que ce soit? Quel est le crime qu'on lui reproche? La malheureuse appartient à une race exceptionnelle, honnie de toutes, c'est celle des parias, qui ne sort que la nuit pour chercher une nourriture refusée quand domine le soleil. Quelques-unes, les grandes, à défaut de serpents, de lézards ou de souris, se sont oubliées, égarées par la faim, à troubler le sommeil des pères et mères, et à enlever leurs petits revêtus de duvet. De là la haine sur la race entière! et petits et grands sont ainsi devenus l'objet

des sarcasmes du public ailé diurne. Rien n'est comparable à cet acharnement de tous contre un seul. Vous pouvez choisir, chasseur, tirer, recharger, tirer encore : la gent emplumée a les passions vives ; les coups de fusil ne l'effraient guère en pareil cas ; et quand il n'y aura plus d'oiseaux, c'est que la chevêche elle-même aura disparu.

Le côté oriental que je parcourais avait l'apparence de la plus sauvage nature qui se pût imaginer. D'énormes troncs d'arbres renversés se cachaient sous les herbes longues, couchées, enlacées, qui retenaient les pieds à chaque pas ; des fissures, des ravins barraient partout le passage et rendaient la marche impossible tout près et à quelque distance du fleuve. La rive gauche, au contraire, était plus nue ; les animaux semblaient y avoir tout foulé, tout aplani, et j'éprouvais un vif désir de m'y transporter. Je revins donc trouver les miens, afin de proposer l'exécution de mon projet. Il s'agissait de traverser la rivière, et à cet effet de chercher d'abord un gué facile à mes Makaschlas, ignorant, comme tous leurs compatriotes, l'art de la natation. Les lieux où le lit laissait voir des fosses profondes, creusées par les hippopotames, ne nous convenaient pas. Nous allâmes plus bas, où, en s'arrondissant en un long pli, le fleuve coulait entre deux berges de sable, et pour n'exposer personne de nos suivants, Tom et moi nous nous mîmes à l'eau à l'effet de sonder la profondeur.

Une demi-heure de recherches nous ayant donné partout invariablement 3 mètres, force fut d'abandonner

l'idée d'opérer le passage à pied. Nos Makaschlas s'arrangeaient peu de mon but, surtout de la première manière d'y arriver, et quand ils nous virent réunir des arbres morts, en construire un radeau qui servit à les transporter, la peur s'empara d'eux, et quelques-uns s'enfuirent comme s'il se fût agi d'un grand danger. J'essayai, mais en vain, les moyens de persuasion, et quand tous furent épuisés, ma mauvaise humeur eut son libre cours, et les expressions équivalentes de canaille, sottise espèce, bons à rien, leur furent adressées à profusion ; mais ils se prirent à en rire, les misérables ! s'estimant fort heureux qu'au lieu de les exposer à l'eau, je me contentasse de les appeler comme des chiens.

Forcé de renoncer à mes vues, parce que je ne pouvais rien entreprendre de sérieux sans la présence de mes suivants, je me décidai, malgré les difficultés, à descendre l'Oury. La journée était, il est vrai, trop avancée ; il valait mieux attendre au lendemain : chacun s'arrangea comme il l'entendait.

Je vis Tom s'écarter vers un côté où abondaient de grandes et fortes graminées, lesquelles l'emporteraient peut-être bien sur le froment si la culture leur venait en aide. Tom avait à la main un bâton à boule, le tonga des Amazoulous. Bientôt ensuite il se courba tant qu'il put pour se relever tout d'un coup au départ d'une innombrable troupe d'oiseaux. Le tonga fut lâché, décrivit sa courbe, et se perdit dans la masse compacte. Tom courut

aussitôt, et ramassa vingt fringilles, atteints par le tonga dans sa rotation.

« Voyez, me dit Tom, rapportant fièrement ses petites et nombreuses victimes, un homme pourrait vivre ici de sa chasse sans poudre ni balles. Vingt oiseaux de tués au lancer d'un bâton tournoyant! » Curieux de savoir quelle quantité deux coups de fusil m'en procureraient, je pris le mien, chargé du n° 5 et du n° 7. J'approchai à 40 pas, et tirai dans la bande, plus compacte et plus nombreuse qu'un nuage de sauterelles. Cent soixante-quatre individus furent retrouvés; mais un grand nombre de blessés s'étaient soustraits à la faveur des herbes, longues, mêlées et couchées, formant un lit de 2 pieds d'épaisseur. J'acquis alors la certitude qu'à 30 pas un fusil double, chargé du n° 9, devait infailliblement en procurer de cinq à six cents individus. De tels vols d'oiseaux ont souvent 100 et 120 pas de longueur sur 30 ou 40 d'épaisseur. Ils s'abattent de la sorte sur les endroits qui leur offrent les graminées dans leur maturité complète et s'enlèvent de même. La quantité qu'en rencontre un coup de fusil dans la mince trouée qu'il peut y faire donnera une idée de leur nombre total.

Ces fringilles, quoiqu'existant aussi proche du mouzi de Maponey et de Rhemkoka, y étaient cependant beaucoup moins nombreuses, et déjà les hommes, constamment de garde dans des huttes élevées sur des pieux à 14 pieds de hauteur, avaient de la peine à les écarter par leurs clameurs et leurs épouvantails; mais vers le confluent de l'Oury

et de la Morikoey, les populations qui, s'y établissant, songeraient à vivre des produits de la terre, ne récolteraient sans doute pas un grain de céréales, les sauterelles pouvant seules donner quelque idée des dégâts que commettent ces innombrables réunions.

La nuit, comme je m'étendais pour dormir à la lueur de nos grands feux, un galago se prit à sauter de branche en branche sur un arbre voisin ; mais, trop agile, il avait disparu avant que j'eusse pris mon arme. Une heure ensuite ronflaient les hippopotames à leur sortie de l'eau. L'un d'eux vint même froisser les herbages à 50 pas de notre foyer et y brouter sans nous soupçonner le moins du monde. Un coup de fusil lui apprit que des maîtres étaient proches, et le lourd animal quitta la place. Peu à près les lions firent retentir l'air de leurs effroyables rugissements ; mais comme nous n'avions avec nous ni bœufs ni proie qui pussent les attirer, nous dormîmes sans inquiétude de la présence de ces grands maîtres des bois durant la nuit.

Au lever du jour, comme je venais de donner l'ordre de se préparer au départ et de me mettre en mesure de chercher au large un chemin plus facile, afin de descendre l'Oury vers le nord, mes Makaschlas restèrent assis sur leurs paquets, nos prisonniers ayant la même nuit pris congé de nous sans notre permission. Je croyais que cette cause retenait mes gens, embarrassés de porter le surplus de la charge, et je revins m'en enquérir. Je me trompais :

c'était autre chose. Le refus d'aller plus loin était unanime. La peur inspirée par les Makatous, chez qui nous allions tomber, fut la raison émise. J'essayai de la vaincre. Mes paroles, emportées par les vents, ne produisirent rien. Je flattai mes poltrons sans être plus heureux, et l'impatience me saisissant enfin, je menaçai les uns et les autres de faire usage de mes armes contre eux s'ils n'obéissaient; mais cette démarche fut vaine encore : pas un ne bougea, et que faire contre des momies opposant la force inerte à ma volonté? Que faire contre des hommes qui, n'étant point à mon service, n'étaient nullement à ma disposition? Ils m'avaient bien laissé usurper, il est vrai, une sorte d'autorité quand ils avaient jugé bon qu'il en fût ainsi, et de même ils pouvaient me la refuser. C'est ce qu'ils firent avec l'obstination la plus tenace et de la manière du monde la plus tranquille. Je voulais donc sans pouvoir et sans avoir raison de vouloir, et encore une fois je dus sacrifier ma volonté à la leur.

Il m'était bien pénible sans doute de me laisser conduire par la volonté d'autrui, d'être arrivé là avec une intention bien fixe et d'y voir mes projets échouer contre le mauvais vouloir, l'insouciance ou la poltronnerie d'hommes ignorants et ignobles. Mais aussi j'avais eu le grave tort de ne point prévoir ce qui devait arriver, et l'eussé-je prévu, je me fusse également trouvé dans l'impossibilité d'agir autrement. Cette difficulté est, du reste, l'obstacle qui attend tout voyageur dans ces contrées. Plus d'un,

rempli d'ardeur et de dévouement aux intérêts de la science, est parti dans le but avéré d'aller bien loin et beaucoup au delà des limites posées par ses devanciers ; plus d'un a voulu fortement et voulait encore, en présence d'obstacles, franchir des distances fort grandes : mais un voyageur n'est pas seul, et ses suivants, qui ne prennent pas aux découvertes le même intérêt que lui, n'étant pas soutenus par une force morale suffisante, refusent d'aller, parce qu'ils n'envisagent qu'une longue série de privations et de dangers incessants ; et une fois qu'un coup d'œil de comparaison a été jeté par eux sur la contrée inconnue qui s'étend devant, puis sur celle qui reste derrière, il n'y a plus d'hésitation possible, le retour devient une urgente nécessité : là est le salut. Que pourrait donc faire un chef d'expédition dans ces circonstances, à cet éloignement où la masse commande ? Supposons qu'il réussisse à se faire suivre, quelle sera sa position lors des événements malheureux qui l'attendent ? Pourra-t-il soutenir les reproches de ses compagnons après en avoir comme assumé la responsabilité ? Lui seul devient alors aux yeux de tous l'unique cause des maux présents, chacun le prend en horreur et lui voue toute sa haine, et bientôt le commerce des siens propres devient au voyageur plus difficile que celui des tribus sauvages.

Traverser l'Afrique méridionale du 34° degré latitude sud jusqu'à l'équateur ne serait pas un voyage très-difficile si, pour le faire, un explorateur avait à sa disposition

des moyens de transport faciles, comme des chameaux, par exemple, et une quinzaine d'hommes habitués aux climats et aux privations, sur lesquels il pourrait compter comme sur lui-même. Les chariots, trainés par de longs attelages de bœufs, ne peuvent servir dans les contrées que j'ai parcourues que jusqu'au 24<sup>e</sup> degré; au delà, mille obstacles en retardent ou en entravent la marche. Les bœufs, rapidement enlevés par la maladie dans ces parages, ne sauraient convenir non plus comme animaux de charge. Les chevaux meurent encore plus vite que les bœufs; mais le chameau, animal éminemment africain, quoiqu'il soit totalement inconnu dans l'Afrique australe, y serait sans doute apte à servir. Bien plus, une bête de somme de forme aussi excentrique, aussi neuve, ferait l'admiration des tribus que traverserait l'explorateur, et lui attirerait, à n'en pas douter, quelque bon accueil.

Quant aux hommes, c'est différent: je ne sais encore où on les pourrait prendre. Les Européens, trop tôt énervés par les chaleurs, éprouvent un malaise d'autant plus grand que rien de la vie d'Afrique ne fait dans leur esprit une diversion suffisante aux privations de toute espèce. Celles-ci influent rapidement sur leur moral, et dans cet état les moindres périls prennent à leurs yeux d'effrayantes proportions. En peu de temps les Européens n'y sont plus ce que des hommes doivent toujours être. Les maladies ont aussi sur eux une prise facile, et certaines conduisent en quelques jours à la mort.

Les boers sont naturellement trop indolents et trop habitués à leurs aises sur leurs chariots pour entreprendre une longue course avec un autre mode de transport; la vue des bœufs leur est aussi devenue tout à fait indispensable; car partout où ils vont, ces hommes se croient en pays de connaissance, pourvu qu'ils retrouvent auprès d'eux leurs animaux familiers; ils ne sont non plus aventureux que dans un rayon qui leur est connu et duquel ils ne sortent pas. Leur coopération serait tout au moins douteuse; et habitués qu'ils sont dès l'enfance à ne reconnaître que leur père pour seigneur et maître, leur obéissance serait complètement nulle. Hommes faits, ils ne sauraient convenir le moins du monde; jeunes gens, ils rendraient assurément de grands services. Mais il serait bien difficile de réunir le nombre qu'exigerait une entreprise de ce genre, et ensuite le prix qu'on devrait allouer à chacun d'eux en pareil cas serait triple ou quadruple de celui que l'on paierait au meilleur et au plus adroit des Hottentots. Quant aux Hottentots, ils sont généralement grands parleurs, par conséquent poltrons. Compter sur leur dévouement serait un calcul d'autant plus absurde, qu'ils promettent d'ordinaire infiniment plus que ce qu'ils pourraient raisonnablement tenir. L'insubordination est encore un de leurs vices; les Hottentots aiment aussi beaucoup trop la vie paisible; ils tiennent à la présence constante de leurs épouses, et pour cette cause les voyages leur conviennent fort peu.

Les Cafres siérait plutôt; mais où trouver des moyens

assez puissants de stimulation, et comment vaincre l'insurmontable répugnance que certaines tribus manifestent pour d'autres? Comment enfin leur faire comprendre l'importance du but que l'on se propose pour les engager à persévérer jusqu'au bout? Ceci est impossible à un blanc. Mais un homme peut aujourd'hui même inculquer à une partie d'entre eux ses volontés avec la certitude d'être obéi, quoi qu'il puisse arriver. Cet homme, c'est un despote cafre : c'est *Panda*. Qu'une société exploratrice soit assez adroite pour amener un tel souverain à participer à ses vues, ce chef n'aura qu'à désigner les hommes, un mot de sa bouche leur suffira; ils iront à pied aux points indiqués, quelle que soit la distance.

Lorsque régnait Djacka sur les Amazoulous, Farewel eut audience de ce prince; il lui exhiba de superbes produits de fabrique anglaise inconnus jusque-là de ces peuples neufs du contact européen. Farewel, profitant de l'état d'enthousiasme où était Djacka, lui décrivit mille choses plus étonnantes les unes que les autres. Il lui parla des villes anglaises, et particulièrement de celle du Cap, des habitations des blancs, de leur confort, de leur luxe, des équipages, de la beauté des femmes, des gros et puissants canons, de grands monuments, de l'abondance des marchandises, des diverses races d'hommes, des grands vaisseaux enfin, sans aucunement sortir de la vérité. Farewel finit par étonner tellement Djacka, que celui-ci, jeté dans le doute par les images merveilleuses pré-

sentées à son esprit, ordonna sans plus tarder que deux hommes, grands capitaines, gens d'esprit et de jugement, allassent s'assurer par leurs yeux si vraiment la ville du cap de Bonne-Espérance renfermait les choses si extraordinaires que Farewel venait de peindre. « Allez, voyez, voyez bien sur toutes les faces, et vous me reviendrez ensuite. » Tel avait été son ordre, et l'exécution le couronna.

Massilicatzi, dans une circonstance où il prévoyait qu'un jour peut-être il serait contraint de s'enfoncer vers le nord, avait eu l'idée d'acquérir sur ces contrées les connaissances nécessaires à une migration. A cet effet, un certain nombre d'hommes fut détaché par lui, et la petite troupe n'effectua son retour qu'après cinq mois d'absence, c'est-à-dire après avoir poussé une reconnaissance à plus de deux mois de marche constante; ce qui ferait raisonnablement supposer une distance de plus de 500 lieues de France. La présence d'un très-grand lac avait été constatée; mais il est impossible de dire si ce lac est celui de Maravi, d'Aquitunda ou de Quiffua.

Si donc les rois cafres sont les seuls dont les ordres soient compris et exécutés avec la plus admirable ponctualité, ne devrait-on pas chercher à utiliser l'ascendant qu'ils possèdent sur leurs sujets, afin de tenter avec plus de chance de réussite une entreprise qui intéresserait à un si haut point la science et le commerce?

L'opposition que me firent mes Makaschlas me décida à

attendre encore quelque temps encore, pendant lequel je battis les environs comme la veille. Vers midi seulement nous quittâmes ces lieux, faisant route au sud-sud-est. C'était le 17 février, que rien ne signala, ma mauvaise humeur m'ayant fourni l'idée de ne laisser tuer aucun animal quel qu'il fût, afin de donner à entendre à mes sauvages qu'ils dépendaient essentiellement de moi pour les vivre si je leur appartenais pour la marche. C'était une manière de représailles qui leur fut pénible; car quand vint la nuit, la flamme des feux brilla claire sans qu'aucune pièce de viande vint l'éteindre.

Le 18, comme nous longions toujours l'Oury en la laissant à quelque distance sur la droite, un éléphant isolé se découvrit à nous. L'animal broutait des branches de mimosas non loin de la rivière, et rien ne lui avait révélé notre proximité. Je m'armai du plus gros fusil, et Tom me suivant, je profitai tantôt des buissons, tantôt d'excavations faites par les eaux pour arriver jusqu'à lui. Mais durant notre marche, l'éléphant avait changé de place, et nous ne le trouvâmes qu'à 400 pas plus loin. L'approche était facile, et bientôt Tom et moi, tous deux le fusil en joue, nous n'étions plus séparés du colosse que par une courte distance de 30 pas. Le temps de l'ajuster fut pris largement, et nos deux coups, frappant à la fois sa peau couverte de fange desséchée, en firent jaillir la poussière. Chacun avait admirablement porté, et malgré cela l'animal s'enfuit, traversa le marais et pénétra dans les bois,

où vainement nous le suivîmes deux heures sur ses traces marquées de sang. La chaleur et le manque d'eau nous le firent abandonner, et ce ne fut pas sans peine que nous retrouvâmes nos Cafres restés en arrière.

Deux heures après notre vaine tentative, Tom et moi nous résolûmes de faire payer à un rhinocéros *africanus bicornis* nos fatigues infructueuses. L'animal était en plaine rase, où il cheminait dans un sentier frayé par ses confrères. Le vent venait de lui à nous en droite ligne. Cette circonstance aidant, nous nous jetâmes dans le même sentier, où, forçant de vitesse, nous l'eûmes bientôt rejoint. 20 pas d'abord, bientôt réduits à 10, nous séparaient de la stupide et redoutable bête, quand me vint la bizarre idée de l'approcher à le toucher. Un signe à Tom, aussitôt compris par lui, et je partis, bien décidé à jouer à mon animal un véritable tour d'écolier. Malheureusement, si le rhinocéros voit mal, il entend mieux et sent parfaitement : aussi l'inquiétude à peine éveillée chez lui, chercha-t-il à se tourner lorsque j'allais lui marcher sur les talons. *Halte! en joue et pan* sur les grandes côtes. L'animal partait, cédant à la crainte, quand Tom lui envoya son coup dans la culotte et le fit s'affaisser; mais, se relevant aussitôt, le rhinocéros vira sur nous et nous appuya une chasse rapide de 50 pas, durant le parcours desquels je me pris à penser que nous allions payer chèrement peut-être le plaisir d'une nargue désapprouvée par la raison. Toutefois, le rhinocéros en fut pour ses

frais de course, et quand Tom et moi nous nous retrouvâmes, nos fronts ruisselants de sueur nous indiquaient mutuellement ce que nous avons dû dépenser de force excessive pour nous soustraire à la fureur de notre ennemi.

Vers midi, deux autres rhinocéros furent encore blessés sans succès, bien que la distance fût courte, ce qui nous fit supposer que la poudre dont nous faisons usage pouvait bien avoir été altérée par la fraîcheur des nuits passées dans les herbes que mouillait la rosée.

Il était une heure lorsque j'aperçus le sommet de divers grands arbres se blanchir d'une réunion de vautours fauves dont la présence ne manque jamais d'éveiller la curiosité de chaque homme, car proche d'eux existe toujours quelque chose qui les attire : c'est une proie morte, le cadavre d'un buffle, d'un rhinocéros ou d'un canna tué par les lions; quelquefois c'est un éléphant blessé par les chasseurs, qui est tombé pour ne plus se relever et dont la trouvaille a quelque valeur par celle des défenses. « Tout à l'heure nous saurons ce que c'est, » dis-je à l'un des miens, qui, pressé par la faim comme tous les autres, me laissa pour courir avec eux.

Mais à peine mes gens tournaient-ils des buissons afin d'arriver à un ravin boueux, qu'un lion s'en échappe en bondissant, pressé par la peur et cherchant à gagner le large. Il y avait plus de 100 pas de lui à moi; je l'ajuste en le suivant du canon; mon coup part, le lion roule et reste étendu sans mouvement. Presque en même temps et

proche du point d'où était sorti le lion, un buffle se lève et dévale à 15 pas de Tom, qui le blesse, mais sans en déterminer la chute.

Je croyais être applaudi par mes suivants; mais leur ardeur pour la charogne était telle qu'ils ne s'occupaient que d'elle. Au fond du ravin, ils trouvèrent un mélampe mâle, gisant à demi plongé dans la vase. L'animal tué par le lion datait de la veille; déjà sa chair était verdie; elle exhalait une odeur infecte, laquelle cependant ne rebuta pas mes Makaschlas. Tout fut dépecé, empaqueté et chargé par eux. Une discussion s'éleva au sujet de la peau, que chacun prétendait avoir; et comme pas un ne voulut faire de concessions, elle fut partagée également et rendue ainsi incapable de servir.

Mon lion fut ensuite visité. Atteint par ma balle à 40 pouces derrière le pli de l'épaule, la mort avait été presque instantanée. C'était un grand vieux mâle à crinière fauve dont j'eusse désiré prendre la peau; mais l'embarras de la préservation, l'impossibilité de la faire sécher en poursuivant la route, la difficulté de la faire porter par mes hommes chargés de butin, ces diverses causes me contraignirent à renoncer à mes vues. Mes Makaschlas trouvèrent bon alors de prendre de lui chacun quelque chose: l'un lui coupa la queue, l'autre enleva un lambeau de peau, et ses griffes furent partagées entre tous, destinées à être suspendues au cou des guerriers comme un signe de bravoure.

Malheureux comme nous l'avions été en chasse ce jour-là, le soir nous trouva groupés autour de feux pétillants, où, malgré notre répugnance témoignée lors du dépècement du mélampe, nous nous associâmes insensiblement à nos gens bienheureux. Tom, pour en avoir eu le premier l'idée, reçut mes félicitations bien sincères, car la chair du mélampe était fort grasse, et, quoique verte et d'une odeur très-forte étant crue, elle était rendue délicieuse par la cuisson. Jamais je n'en avais eu jusque-là de plus exquise. La direction que nous venions de tenir était celle du sud-est.

Le 19, comme nous basions exactement notre route sur le cours de la rivière, nous marchâmes au sud-sud-est, précisément vers les montagnes de Sougoupana, que nous avions en vue depuis la veille au matin, et dont nous pensions nous être beaucoup rapprochés lorsque nous les avions inspectées quelque peu avant le coucher du soleil. Nous nous rappelâmes cette proximité apparente, et, la comparant avec l'éloignement auquel elles restaient le matin, Tom et moi nous ne fûmes pas peu surpris : c'était une différence de 3 à 18 lieues. Mais ce phénomène est d'intelligence facile, et voici comment je me l'explique. La chaîne se prolongeant du sud vers l'est jusqu'à l'est-nord-est, le matin de bonne heure les découpures étaient bien dessinées ; mais les versants qui se présentaient à notre œil étaient obscurs, aucune de leurs parties n'était distincte. Vers midi, la lumière arrivant d'aplomb sur les

sommités, l'aspect de ces montagnes n'était plus tranché sur le fond du ciel; les contours des formes restaient vagues, incertains, et alors il était tout à fait impossible d'en calculer approximativement la distance; mais quand vers le soir le soleil les éclairait de face, les saillies, les fissures, les bois, les parties nues, tout était clairement visible : elles paraissaient plus hautes, par conséquent plus rapprochées, et nous nous disions : « Demain, vers dix heures, nous en parcourrons les gorges. » Mais deux jours consécutifs notre calcul se trouva faux.

J'obtins durant la matinée quelques canards en l'honneur desquels une halte eut lieu ; et quand, vers midi, les débordements de l'Oury s'offrirent à nous plus larges, avec une profondeur partout égale de 2 à 3 pieds, des aquatiques se montrèrent d'abord assez nombreux ; puis à l'explosion d'un coup de fusil, l'air retentit de clameurs assourdissantes et se voila partout du vol tournoyant de plusieurs centaines de mille individus ; les plus nombreux étaient les canards, dont il y avait trois espèces, et à celles-ci se joignait la brillante oie bronzée caronculée, si belle que j'en eusse voulu beaucoup pour mes collections, mais si grasse que non-seulement sa préparation devenait impossible, mais encore le simple usage qu'en eussent voulu faire les gourmets.

Sans m'inquiéter aucunement des crocodiles qui eussent eu trop beau jeu de moi, je circulai partout, et en moins de vingt minutes j'obtins une dizaine de brillants indi-

vidus. Les mâles étaient à dire vrai plus rares, mais tous avaient alors le plumage le plus reflétant, et chacun d'eux portait dans tout son développement sur le bec la grande et singulière caroncule de nature huileuse. Quelque peu après, je découvris un courlis falcinelle ou voisin de cet oiseau que je ne m'étais point encore procuré; mon coup lâché, j'allai le ramasser, et autour de lui gisaient treize pluviers et vanneaux que je n'avais nullement soupçonnés. L'abondance des aquatiques était telle sur ces points, que je croyais réunis là tout ce que devait comporter la contrée dans un rayon de plus de 50 lieues. Mais aussi quel endroit plus propice? Partout de hautes graminées baignées par les eaux, qui m'abritaient la tête et me cachaient aux oiseaux nageant ou volant, partout une nourriture abondante et peu ou pas d'ennemis.

Les débordements s'étendant de plus en plus et la rivière formant un coude, nous nous enfonçâmes dans les bois, où nous marchions à la file. Il pouvait être quatre heures, tout y était silencieux; notre attention à tous s'endormait et, comme il arrive fréquemment, je reposai mon esprit en ne songeant à rien. A 50 ou 60 pas sur ma gauche, quelque chose d'un rouge terreux vint à se mouvoir; sa hauteur me le fit prendre pour un éléphant, et Tom et les autres, arrêtés à mon appel flûté, se retirèrent avec moi, persuadés aussi que c'était bien un éléphant, une seule partie de son dos ayant été aperçue par eux.

Tom enleva sa capsule, visita son arme, et je pris legros

fusil, certain que je ne pouvais employer une force trop grande considérant la mauvaise condition de ma poudre. Nous voici partis l'un suivant l'autre, tous deux courbés et marchant lentement, afin d'éviter le bris toujours trop éclatant des petites branches sèches. Quelques minutes suffirent, et 60 pas nous séparent de l'animal, qu'à notre grande surprise nous reconnaissons pour une forte femelle de rhinocéros simus. C'était donc beaucoup moins qu'un éléphant ; mais sa rencontre est opportune, tout le monde a faim, et cette fois il nous importe beaucoup de bien semer la graine de notre souper.

L'extrémité de mon lourd fusil reposant sur une branche justement placée par le hasard, j'attendais qu'elle présentât le travers. Sa croupe immobile se montrait seule ; mais bientôt un autre corps se dégage de devant : c'est un petit, le sien, haut de 3 pieds et demi, qui tend le muffle de notre côté comme pour nous sentir. Maudit enfant qui peut-être va donner l'éveil à sa mère ! Je n'ajustais plus que lui. Qu'il se tourne ; le voilà ! Mon coup part, le renverse, et le jeune rhinocéros s'agite dans la poussière, criant comme un cochon. Aussitôt la mère se retourne, inquiète, et s'efforce de relever son petit en le soulevant de sa corne, avec l'intention apparente de le remettre sur pied pour le dérober au danger qu'il attend.

Tom n'avait pas tiré : « Filons, lui dis-je tout bas, ce n'est pas fini. » Nous reculâmes sans bruit jusqu'à 80 pas, afin que je pusse recharger mon arme, dont les balles

trop justes exigeaient maints coups de baguette, et quand nous y fûmes : « Tom, lui dis-je, il va falloir déloger la mère, c'est mon affaire ; mais aussitôt mon fusil déchargé, vous courrez sur le jeune afin de l'achever. Avant tout soyez leste ; car en voyant sa mère partir, s'il est susceptible d'un effort, il le fera pour la suivre. C'est entendu, allons ! »

Je repris ma position au même point ; la même branche soutint encore mon canon, et, comme précédemment, la femelle tournait autour de son petit sans s'inquiéter de ce qui pouvait se trouver dans le voisinage. Alors je saisis un temps d'arrêt où, présentant le flanc gauche bien à découvert, il m'était impossible de ne pas placer ma balle dans un rayon de 6 pouces. Vlan ! mon coup est parti ; la mère bien blessée détale et, après elle le jeune, que Tom stupéfait oublie de tirer.

« Eh bien, Tom, qu'est-ce donc ? — Ah ! maître, rien ; pas de souper ce soir, il est parti ! — Diable ! mais à quoi pensez-vous ? — Ah ! je pensais justement alors qu'il serait resté ; mais il me semble que c'est une frime. Ce jeune-là, voyez-vous, cherchait à attendrir sa mère ; il voulait sans doute la décider à le porter sur son dos, puis la peur l'a pris et il a oublié son rôle pour décamper au plus vite. — Mais, Tom, vous plaisantez mal à propos ; c'est pour nos gens une affaire sérieusement désagréable. Songez donc que nous n'avons de canards que ce qui est nécessaire à nous deux ; nos Makaschlas n'ont rien, il faut au moins un

rhinocéros. Voyez, suivez ; le jeune ne saurait aller loin ; quant à la mère, c'est différent. »

Tom prit les traces arrosées de sang et perdit de suite celles du jeune rhinocéros ; mais, à 250 pas, le voilà qui découvre la mère marchant en chancelant comme un homme ivre. Tom tire, un instant s'écoule et la lourde bête tombe morte. Sa balle avait à peine pénétré de  $\frac{1}{4}$  pouces de profondeur ; la mienne était logée dans les poumons.

Le dépècement avait eu lieu sans plus tarder ; mais Tom en me revenant avait été mordu au petit doigt du pied par un serpent *poiff-adder*, et je dus passer ma soirée en soins et consolations auprès de lui, dont les souffrances étaient aiguës et les inquiétudes encore plus vives.

Le 20, mes hommes occupés à sécher leur viande au vent et Tom se jugeant incapable de faire un pas par suite d'un gonflement excessif et d'un retentissement douloureux dans l'aine, je m'occupai à préparer divers oiseaux, et vers deux heures je pris avec moi deux hommes afin de me rapprocher de mon camp.

Vers quatre heures, nous étions dans les montagnes où nous circulions partout, dans des vallées, des plaines et des bois très-joliment variés, sans qu'il fût jamais nécessaire de monter, toutes les vallées correspondant entre elles. Il était huit heures et complètement nuit quand nous en sortîmes. Bientôt après nous reconnûmes l'impossibilité de continuer plus longtemps ; en effet, l'obscurité voilait tout de noir, et dans ces circonstances des ravins sont pris,

pour des sentiers. Les lions, du reste, rugissaient derrière et devant nous, et quoique mes Cafres n'en témoignassent nulle crainte, je jugeai bon de nous arrêter sur le bord d'un coude de l'Oury.

Un grand feu vint ensuite nous égayer de sa lumière et nous délasser par sa chaleur, en même temps qu'il cuisait nos aliments et qu'il nous protégeait contre les grands carnassiers, en chassant les ténèbres si favorables à leurs attaques. Excellente chose pour l'homme que le feu, à lui prêté à l'exception de tous les animaux. A-t-on du feu la nuit dans des déserts habités seulement par des bêtes, et l'on est chez soi; un homme est-il enlevé durant son sommeil par un lion ou une hyène, sans aucun doute cet homme aura laissé dormir son feu; mais tant que la flamme pétille, les rhinocéros sont seuls dangereux, probablement parce que son éclat les irrite, de même que le drapeau rouge agit sur l'œil du taureau.

Le jour une fois levé, nous partîmes de ces lieux, et en deux heures nous eûmes atteint notre camp, où Henning était enfin de retour après quarante et un jours d'absence. Il avait rencontré M. Michel van Breda, duquel j'obtenais un superbe attelage que, par excessive précaution de prudence, Henning avait laissé à Makali's-Berg.

A mon grand regret, Henning n'avait rien appris touchant mon second wagon, qu'Isaac van Niewkerk devait me ramener de Natal. L'impatience me rendait inquiet, et les motifs qui la déterminaient étaient plus qu'ordinaires,

car à l'absence de vêtements allait se joindre la privation de munitions, cette source du nécessaire dans de tels parages.

Nous étions alors au 24 février. Isaac Niewkerk était parti depuis le 10 octobre ; il n'était pas probable que des causes ordinaires l'eussent entravé aussi longtemps sans que le bruit de son retour fût parvenu aux boers de Makali's-Berg ; l'attendre davantage m'était impossible, et je chargeai Henning de partir immédiatement afin de m'amener mes bœufs.

Le 2 mars, sa mission était remplie ; mais l'Oury, qui s'était gonflée durant son absence, avait encore 9 pieds de profondeur au gué des chariots, et ce nouvel embarras je ne l'avais point prévu. Henning, resté sur l'autre bord, se mit à la nage et vint discuter avec moi les moyens à employer pour vaincre cette difficulté. On résolut que les bœufs traverseraient la rivière, qu'ils amèneraient le wagon à un gué de pied supérieur, praticable seulement à des hommes, que là nous transporterions nous-mêmes pièce à pièce tout ce qui composait le chargement, et qu'ensuite le wagon vide descendrait au grand gué, afin d'y être remorqué par les bœufs mis à la nage, lesquels seraient eux-mêmes halés par la tête.

La première partie de ce plan fut exécutée en une journée et demie avec de grandes peines, puisqu'il nous fallait tout chargés remonter 400 pas d'un courant rapide ; le reste nous paraissait facile, et bientôt ensuite nous étions

à le tenter ; mais, hélas ! les hommes postés à l'effet de haler les bœufs de tête ne furent point capables de les maintenir contre l'effet du courant, qui fit dériver les premières paires ; le chariot descendit jusqu'au bord, retenu enfoncé dans 2 pieds de sable, et déjà sous son timon 5 pieds d'eau contraignaient les timoniers à la nage. La ligne entière de bœufs s'allongea dans le sens du courant, se maintenant difficilement à la surface, et les animaux terrifiés, se tordant, s'engagèrent de telle façon que couper les grands traits et les estropes fut notre seule ressource pour les sauver, encore qu'elle dût être rapide d'exécution. Henning et Tom, nageant au milieu de ces têtes cornues, coupèrent à tort et à travers, et l'attelage enfin dégagé se laissa dériver au loin ; mais où allait-il ? Pas une pose, bon Dieu ! La fatigue ne devait pas tarder à gagner les pauvres bêtes, et j'allais me résoudre à perdre jusqu'au dernier bœuf.

A 200 pas au-dessous de l'embouchure de la Mokoha, je vis s'arrêter mes animaux ; le courant m'y eut bientôt porté. J'étais heureux en songeant qu'ils avaient pris terre, sans savoir cependant comment les en faire sortir à cause de l'escarpement ; mais ma joie ne fut pas longue, car je débarquai sur un banc de sable mouvant, où j'enfonçais jusqu'aux genoux. Henning et Tom arrivant ensuite, nous chassâmes nos bœufs, qui n'étaient retenus que par la surface que présentait leur ventre, et après un long repos, une berge ayant été découverte au bord opposé, nous les gui-

dâmes nous-mêmes pour opérer le passage, tandis que le chariot était resté ensablé à 500 pas plus loin sur l'autre rive. Harassés par suite de nos travaux, et surtout de notre triste tentative, il nous fut impossible de faire quoi que ce fût ce jour-là; nous étions aussi trop peu nombreux pour oser espérer tirer nous-mêmes le chariot du mauvais pas où il était engagé, et néanmoins rien n'eût été plus facile si seulement nous eussions eu un simple bout d'aussières de la largeur du fleuve, auquel nous eussions attaché nos bœufs attelés au grand trait; mais dans ces voyages le nécessaire manque presque toujours, et fréquemment, faute d'une embarcation ou d'une demi-encablure de corde, on voit, plus bas dans cette partie de l'Afrique, retenues durant des mois entiers par la crue d'une rivière, trente, quarante, soixante familles sur leurs wagons, qui leur servent de véritables maisons. Mais le temps n'est rien aux boers, qui ne font pas grand'chose et qui se considèrent à peu près partout chez eux, pourvu qu'ils aient sous la vue leurs femmes, leurs chariots et leurs bœufs. Pour eux le proverbe anglais : *Times is money*, est complètement faux.

Les Cafres seuls pouvaient me tirer d'affaire. J'en voulais beaucoup, et à cet effet, je fis prévenir Rhemkoka, lequel, au lieu de 25 hommes, m'envoya le lendemain 7 misérables borgnes, les plus débiles du mouzi. Nous étions 14, tout compris. Il fallait essayer, et pour le faire, afin d'alléger la machine, j'en enlevai la caisse-tente, qui, mise à l'eau, flottait comme un canot; elle fut bientôt à destination.

Vint ensuite le tour du train aux lourdes roues solidement ferrées ; nos forces réunies le déplantèrent, et à notre grand étonnement, il roula sur le fond avec une extrême facilité. Le tout fut bientôt remonté, nous rechargeâmes lestement, et avec une indicible joie, nous quittâmes enfin ces lieux témoins de nos revers et de notre patience.

La condition de mes bœufs étant excellente, je n'eus pas de peine à faire 10 lieues par jour, malgré les difficultés de la route, amoindries cette fois par la connaissance d'une série de clairières que nous traversâmes. Le soir du cinquième jour nous étions chez Pilanne, auquel je remis ses hommes, en même temps que je conclus avec lui divers marchés pour des bœufs, dont j'avais besoin afin de parer aux accidents de route. Mais Pilanne voulait plus ; il ne devait être satisfait de moi qu'après l'abandon de deux fusils communs, pour chacun desquels il m'offrait une défense d'éléphant du poids de 40 à 50 livres. Je savais que les boers ne le veulent pas ; que des résolutions ont été prises par eux afin d'interdire aux Cafres la possession d'armes à feu ; mais Pilanne y tenait tant, je lui avais déjà bien des obligations ; et puis la chasse était son seul but. Je me rendis à sa demande et le quittai pour toujours.

Le lendemain j'étais chez Makata, qui désirait aussi vivement obtenir des armes. Makata était un excellent homme, mais je savais que déjà deux fusils étaient en sa possession, et je ne voulus pas entendre parler de marchés qui eussent pu me compromettre aux yeux des blancs,

dont Makata était proche. Le jour suivant, Makali's-Berg était derrière moi, l'habitation H. Potgieter se présenta bientôt; j'y trouvai son beau-fils, lequel ne cessait de s'extasier considérant mon long séjour chez les Cafres, ce qui à ses yeux était une confiance téméraire dont il s'étonnait que je n'eusse point été victime.

Trois journées de route me conduisirent ensuite à Mooi-Rivier, où je me vis dignement accueilli dans la famille Vermaes; mais là j'acquis la certitude que je ne devais plus compter sur le retour de mon second wagon, avec lequel mon but était de continuer mes perquisitions durant quelques mois encore. Isaac van Niewkerk, cet homme auquel j'avais si à tort donné ma confiance, avait fait route vers Zand-Rivier, et partout sur son passage il avait opéré la vente des objets qui m'étaient adressés par mon correspondant, se réservant la facilité de disposer plus loin de tout le reste.

Cette nouvelle me jeta dans une violente colère. Les objets volés, sans compter bœufs et chariot, s'élevaient à une valeur de plus de 200 livres sterling; leur usage m'eût été de la plus grande utilité. Si longtemps je les avais attendus, et sans les avoir jamais possédés, j'allais être contraint à en solder le montant sitôt à mon arrivée! Bien plus, Niewkerk avait des lettres d'Europe que jamais je ne lirais. Oh! mes lettres retenues par lui! Cette idée vint m'exaspérer au plus haut point, et sans tarder davantage, je résolus de faire route de manière à le joindre,

dans l'unique but d'arrêter mon homme par un coup de fusil, et de lire ce papier que l'on baise à 3,000 lieues de son pays. Mais quand je me présentai au gué inférieur de Vaal-Rivier, là où, tombant d'une cascade, ses eaux écument en mugissant, je la trouvai large trois fois comme la Seine à Paris et profonde de 42 pieds. Quarante wagons se groupaient sur ses bords ; quelques-uns y étaient depuis trois semaines.

Je ne pouvais me résoudre à attendre ; chaque minute était une heure de torture pour moi, qu'agitaient mille idées plus désagréables les unes que les autres. J'entends parler d'un homme qui, plus haut, passait d'habitude des wagons au moyen de barriques réunies en radeau ; là les eaux étaient plus tranquilles, la réussite devait couronner ses efforts. Malgré la perte d'une journée à cause des détours très-difficiles et très-scabreux, j'y allai ; mais cet homme était ivre. Il promit, me fit perdre du temps et ne fit rien. Je le quittai, remontai encore, et en un point où l'onde semblait dormir, je tentai de me faire à moi-même un radeau ; malheureusement, il n'y avait là que du bois de saule vert et des roseaux verts, et trois jours d'un travail opiniâtre furent perdus sans résultat.

Alors il ne me restait plus que le gué supérieur, connu sous le nom de *Lynequey-Drift*, distant de deux journées. C'était m'écarter de mon but ; mais retourner sur mes pas, à travers des passages extrêmement difficiles, me rebutant trop, et au large gué l'attente devant être encore plus pro-

longée, force me fut de renoncer à la poursuite de Niewkerk. Henning fut de mon avis, le seul raisonnable, et nous partîmes.

Dès que nous eûmes opéré la traversée de Vaal-Rivier, Tom sollicita et obtint la permission de me quitter, afin de retourner au Bastaard-Land. Je lui remis deux fusils promis pour ses services, en y joignant tout ce dont je pouvais disposer en sa faveur, et ce ne fut pas sans éprouver quelque émotion que je vis s'éloigner ce brave et honnête garçon. Henning et Guimba, mon jeune Cafre, étaient les seuls hommes qui me restassent pour achever ma longue route vers Natal.

Ce parcours ne présenta rien d'extraordinaire; seulement, à la veille d'opérer la descente de Draakensberg, j'avais fait rencontre d'un boer du nom de Neethling, lequel, pour m'être agréable, m'avait longuement entretenu de la tête d'un animal fossile trouvé dans le lit de *Moeder-Rivier*, rivière boueuse. Cet animal, d'après la description que m'en donnait Neethling, devait être un ruminant de la plus grande taille; sa tête, qu'il avait vue, quoiqu'elle fût d'une apparence analogue à celle d'un hippopotame, portait deux noyaux osseux qui, au temps où ils étaient revêtus de corne, devaient offrir des armes démesurément longues, l'écartement que l'on pouvait raisonnablement supposer entre l'une et l'autre pointe devant être de 11 pieds, c'est-à-dire 2 pieds de plus que l'écartement des cornes du bœuf sud-africain le mieux monté que l'on ait connu. Après que

notre conversation fut épuisée sur ce chapitre, Neethling, qui me savait revenir de contrées où ne pénétraient pas les boers eux-mêmes, me fit cette réflexion : « Vous êtes allé bien loin dans l'intérieur, vous avez circulé partout ; mais avez-vous vu des anthropophages ? » J'avouai que je n'en avais jamais vu ; que seulement je tenais de mes Cafres, lors de mes excursions chez les Amazoulous, un dire que je lui expliquai.

Il était question des *Amazimos*, petite tribu sans importance que massacra Dingaan, sous le prétexte que les hommes qui la composaient s'emparaient par surprise d'hommes, de femmes et d'enfants de son peuple, afin de s'en repaître ensuite. Il y avait longtemps de cet acte de justice ; depuis aussi longtemps, nul n'avait ouï parler des *Amazimos*, dont les quelques faibles débris s'étaient réfugiés, disait-on, chez les *Makatisses*, où, afin d'éviter les mauvais traitements, ces hommes s'étaient bien gardés de témoigner leur goût pour la chair humaine. Puis s'était effectué leur mélange avec les *Makatisses*, d'entre lesquels on ne les reconnaissait plus. On s'attachait cependant à les représenter comme très-remarquables par leurs dents aiguës à l'aide de petites pierres, et rendues de même forme que celles d'une scie. Un caractère naturel leur était propre, ajoutait-on : leurs cheveux croissaient à très-peu de distance de leurs sourcils, ce qui équivalait à dire que ces hommes n'avaient qu'un front très-peu développé. « C'est vrai, me dit Neethling, j'ai appris la même chose ;

mais on assure cependant qu'il en existe des tribus entières dans ces parages voisins de nous. — Qui donc le sait pour l'avoir vu? Est-ce un boer? Je désirerais bien rencontrer un tel homme; car les détails me sont précieux.— Non, reprit Neethling; il n'est pas, que je sache, un seul boer qui ait rencontré d'anthropophages, et nous sommes répandus dans ce pays depuis 1836. Mais puisque vous tenez à le savoir, je vous dirai que nous autres ne connaissons l'existence d'anthropophages dans les contrées que nous habitons et que nous sillonnons partout, que depuis la réception des journaux du Cap, qui nous l'ont appris; et c'est un de vos compatriotes, un missionnaire protestant français, qui était l'auteur de l'article. »

Que Dingaan ait ainsi motivé le massacre des Amazimos, cela ne fait pas pour moi l'ombre d'un doute : c'est même très justement la manière de faire d'un roi des Amazoulous; mais que les Amazimos aient été réellement des mangeurs d'hommes, cela, quoique possible, me paraît difficile, à cause de l'horreur qu'ont tous les peuples cafres pour leurs morts, qu'ils n'osent même pas toucher du bout du doigt. Cette habitude des Amazimos, si elle a existé, ne serait qu'une rare exception que je ne puis presque pas admettre, même lorsque la faim eût été d'une exigence extrême, parce que toutes ces contrées présentent sinon des fruits, du moins des bulbes et des racines sauvages, et que les Cafres les connaissent et les mangent avec plaisir.

L'on pourra juger combien fut grand mon étonnement

quand, depuis mon retour, je jetai un coup d'œil sur la carte de voyage de MM. Arbousset et Daumas; *anthropophages, cannibales*, ces horribles et incroyables définitions s'y trouvent écrites sur dix points différents. Elles sont très-propres à repousser de là tout explorateur qu'y conduirait l'amour de la science, et à produire l'isolement dans lequel a si longtemps dormi le Paraguay sous les jésuites, séquestrateurs d'un peuple. Mais que l'on se rassure : les stations de *Moridja*, de *Motito*, de *Thaba-Uncha*, de *Thaba-Bossiou* et autres, sont au centre des tribus cannibales, et jusqu'ici jamais encore un missionnaire n'a été mangé par les Cafres. Les anthropophages dans cette partie de l'Afrique ne sont donc autre chose que des fantômes terrifiants créés par l'esprit, et sortis de la tête de ces bons missionnaires trop confiants, ou s'imaginant rencontrer des hommes d'une inépuisable crédulité.

On veut de l'argent, et l'on a raison : sans argent rien ne se fait; mais il faut exhiber une raison, car il n'est si bonne âme qui ne tienne à connaître l'emploi de ses versements. « Là-bas, vous crie-t-on, des hommes s'entremangent à plaisir; soyez donc humains, aidez-nous à les civiliser. Laissez-vous toucher et secondez nos efforts. » La bourse de l'homme digne et crédule se délie alors; la satisfaction se répand dans son cœur, car cet homme a la conscience d'avoir fait une action méritoire. Mais à quelque temps de là, du fond de l'Afrique éclate le rire expansif d'un homme blanc qui vit le mieux du monde au mi-

lieu des cannibales existants sur sa carte; et ce rire, qui le soupçonnerait, si je ne m'étais chargé de le transmettre?

L'amour du vrai ne manquera pas de me faire bien des ennemis. C'est avec joie que j'en accepte de semblables : au moins j'aurai rempli ma mission, et pas un ne trouvera chez moi, dans mes écrits, un seul mensonge qui lui serve à me flageller; des erreurs, c'est possible, mais non des fautes calculées. Il est, je crois, très-peu de voyageurs qui puissent en dire autant. Hélas! que n'ai-je les moyens de le faire! Tant de mensonges se sont accumulés sur cette partie de l'Afrique que je pourrais m'engager à fournir sous six mois un grand in-octavo de réfutations; et remarquez que plus de la moitié des assertions dont je parle ont été émises avec intention, comme des gradins pour atteindre un but proposé depuis longtemps.

Il est d'autres détails que je reçus au bas de la chaîne de Draakensberg d'un capitaine cafre, nommé Matouana, le même que j'ai déjà cité lors de la guerre des boers contre les Amazoulous; mais ces détails, du plus vif intérêt pour l'ethnologie, s'ils sont vrais, je ne puis les communiquer que sous la plus grande réserve. Cependant, je dois aussi le dire, il existe une concordance parfaite entre les assertions de Matouana et celles d'un de mes compagnons de chasse au pays des Amazoulous, assertions dont je n'avais rien dit jusqu'à présent.

Il est question ici d'une race d'hommes que nul voya-

geurs encore n'a signalés. Je veux dire ceux que les Amazoulous désignent du nom de *Kossobalas*, et quelquefois sous celui d'*Ikoey*. Ils vivent isolément au nord de la contrée des Amazoulous dans celle des Amassouazis, vulgairement appelée à Port-Natal pays de Sapoussa, et où règne actuellement son fils Massousse. Ces hommes, dont la taille ne dépasse pas 1 mètre, sont de couleur basanée sale ; ils ont les cheveux noirs et touffus, la barbe épaisse et forte. L'ouïe est très-mauvaise chez eux, mais leur vue est parfaite et surpasse de beaucoup celle des Cafres. Par l'usage constant des habitations hémisphériques des termites, qu'ils vident tout d'abord, et au centre desquelles ils font du feu, le devant de leurs jambes est toujours plus ou moins brûlé ; elles sont dans un état permanent de souffrance tel qu'elles sont très-affaiblies. Les Kossobalas ont l'arc et les flèches des Boschjesmans. A défaut de gibier, ils se repaissent d'insectes. Ils ont, malgré leur petit nombre, liberté de manœuvre chez les Amassouazis. On craint de leur nuire à cause de la facilité qu'ils auraient d'empoisonner toutes les fontaines de la contrée.

Je me hâtai d'émettre tout de suite à Matouana mon opinion que ces hommes étaient et ne pouvaient être autres que des *Boschjesmans* ; mais les Boschjesmans sont bien connus des Amazoulous, qui les appellent *Amayaho* ou *Mayaho*. Les différences me furent exposées, et je me vis forcé, sinon d'accepter sa manière de voir, du moins de ne pouvoir la combattre avantageusement. Matouana

avait longtemps résidé chez Sapoussa, ce qui est une garantie, et Matouana n'avait nul intérêt à me conter une fable. Quoi qu'il en soit, les deux points différents où je recueillis ces documents, la première fois de Kamdâne, la seconde de Matouana, étaient distants de plus de 400 lieues.

Je ferai observer que jadis il a été fait mention d'une race à peu près pareille, vivant à Madagascar; le célèbre Buffon en parle sous le nom de *Quimos*. Les recherches que l'on a tentées pour s'assurer de leur existence sont restées sans résultat; peut-être même aujourd'hui n'y a-t-il plus un seul *Quimos* à Madagascar; mais je ne vois pas pourquoi l'on s'appuierait sur leur disparition pour prononcer qu'ils n'ont jamais existé. Car, une fois l'homme arrivé aux dernières limites de la dégénération à force de misère, il peut se faire qu'il perde alors la faculté de reproduction. Cette cause, que je soupçonne simplement, est peut-être celle pour laquelle les Kossobalas sont très-peu nombreux au pays des Amassouazis, où ils vivent cependant en bonne intelligence avec les populations environnantes. Toutefois, n'ayant pas vu cette race d'hommes extraordinaires, n'ayant recueilli d'elle que la description que je viens de transmettre, je reste dans l'impossibilité de me prononcer d'une manière certaine.

J'arrivai à Natal vers la fin d'avril 1844, ayant ainsi terminé cette longue pérégrination, dont les limites ne devaient d'abord pas dépasser le laps de cinq ou six mois,